Concerts et Spectacles

ROUBAIX

Grand Théâtre de Roubaix
DIMANCHE 21 DÉCEMBRE 1941
Matinée à 14 heures 30
Soirée à 18 heures 30
Création à Roubaix de
FRASQUITA
célèbre opérette en trois actes
Musique de Franz Lehar
Location comme d'usage

COLISÉE
Lundi, soirée 7 h. 30. Dernière de
VOYAGE DE NOCES A 3
A PARTIR DE SAMEDI PROCHAIN
DIAMANT NOIR
Loc. ouverte toute la semaine, de 2 h. à 7 h. (sauf mardi). Par téléphone pour séances semaine seulement.

CINE NOEL — CARIOCA
SOIREE à 7 heures 30
PARADIS PERDU
DEMAIN, AU CINEMA NOEL
SEULEMENT, SOIREE à 7 h. 30

MAISON des TRAMWAYS
LUNDI, à 7 heures 30
MAURICE CHEVALIER
dans « *PIÈGES* »
JEUDI, à 3 h. 30 et à 7 h. 30
SAMEDI : LES MUSICIENS DU CIEL

TOURCOING

Rialto Lundi 3 h., 7 h. Jeudi, 3 h. ACTUALITÉS. - PIÈGES.

T. S. F.

Radio-Bruxelles
relayé par Radio-Lille
PROGRAMME
DU MARDI 16 DECEMBRE

7 h. : musique matinale (disques). — 7 h. 15, 8 h. 30, 13 h. 16 h. et 19 h. 45 : informations. — 8 h. : disques. — 9 h. : concert par le Groupe musette des Avenues. — 11 h. 30 : concert-apéritif (disques). — 12 h. : concert mixte donné par l'orchestre de danse et par l'orchestre Max Alexandre. — 13 h. 15 : séance donnée par les Cinq de Radio-Bruxelles. — 14 h. : petites pages de grands maîtres. — 17 h. : concert de chant et piano. — 17 h. 45 : quelques pages célèbres. — 18 h. 45 : concert par l'orchestre de danse Saint-Hubert. — 19 h. 30 : séance consacrée à Nicolas Dameau et donnée par le quatuor Desprès. — 20 h. : récital de chant.

ÉTATS CIVILS

ROUBAIX. — Naissance. — Jean-Marie Dumarcet, rue Monnier.

POMPES FUNÈBRES GÉNÉRALES, 49, rue Sebastopol, Roubaix. Tél. 334.21 Organisation complète de Convois.

Décès. — Andrée Beaussart, 18 ans, rue de la Perche, Cent Hôtel.

Entreprise générale Pompes funèbres Organisation complète. H. DESMET, 120, rue du Moulin, Roubaix. T. 344.03

WASQUEHAL. — Publication de mariage. — Georges Hannotte, cadreur, 10, rue Pasteur, à Mouvaux et Marie-Thérèse Calleux, emballeuse, 59, rue La Fontaine, à Wasquehal.

Le gérant : EDMOND PASCAL.

Imp. du *Journal de Roubaix*, 71, Gde-Rue

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 15 décembre 1941. - N° 16.

— Je te l'ai déjà dit, Ulric, le monde m'écœure.

— N'importe ! la vie est telle... Il faut la vivre. On ne l'a pas créée, on la subit. Ce ne sont ni tes rêveries ni tes utopies de chercheur qui parviendront à la changer. La famille de Stalberg court à la ruine. Elle est à bout. On l'ignore encore ; bientôt le bruit s'en répandra partout... Le château sera mis en vente. Ruiné, sans asile, que deviendrez-vous ?

— Je t'en prie ! protesta Jean avec angoisse.

— Tu dois avoir le courage d'envisager la situation, si terrible qu'elle soit. Il ne servirait à rien de te cacher pudiquement le visage. La main cruelle de la réalité arracherait rudement ton bandeau.

Les deux jeunes gens gardèrent un moment le silence. Un oiseau minuscule glissa le long d'un chêne, puis s'envola, poussant un léger cri.

Ulric de Kalocsa poursuivit, avec un sourire énigmatique :

— Une chance te reste, ainsi que je te le disais tout à l'heure. Tu as une valeur personnelle. La nature t'a doué d'une beauté singulière, d'une intelligence brillante, d'un charme que personne ne songera à discuter... Tu appartiens à une famille illustre qui a régné. Avoir le droit de mettre sur ses autos, sur son argenterie, sur son papier à lettre, la couronne ducale, voilà qui est de nature, aussi, à tenter une riche héritière...

Jean de Stalberg se leva.

— Ulric, dit-il sèchement, si je ne me trompe, tu me proposes de me vendre, moi et mon titre, pour quelques centaines de mille francs.

Le jeune homme baissa les yeux et un sourire sarcastique entrouvrit ses lèvres.

— Non, pas pour quelques centaines de mille francs, rectifia-t-il, cynique... Pour quelques centaines de millions !...

Un éclat de rire enfantin arrêta la réponse de Jean de Stalberg.

A travers le feuillage glissaient les gracieuses silhouettes de Chantal et de Ghislaine, qui, simplement recouvertes de leur peignoir de bain, la tête emprisonnée dans un bonnet de caoutchouc, descendaient vers la piscine.

Jean les suivit un instant des yeux et se tut.

Ulric de Kalocsa n'osa pas insister. Il se demandait, avec anxiété, si le silence du jeune duc impliquait son acquiescement ou, au contraire, une méprisante indifférence.

X

— Ghislaine !

Chantal attendit un instant, puis, pénétrant dans la chambre de la fillette, elle la trouva étendue sur le tapis, en train de regarder un livre d'images.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu, Ghislaine ?

— Je n'ai pas entendu.

— Il est inutile d'ajouter un mensonge à votre manque d'égards et de politesse. Quand on vous parle, vous devez répondre avec empressement ; et, si vous y manquez, ce n'est pas avec un ridicule mensonge que vous devez vous excuser !

L'enfant ne répliqua pas, et continua sa lecture.

— Levez-vous, je vous prie, Ghislaine, ordonna sévèrement l'institutrice, et laissez votre livre. J'ai à vous parler.

De mauvaise grâce, la fillette se mit sur ses pieds.

— Mon Dieu, comme c'est ennuyeux ! dit-elle. Depuis que vous êtes ici, je n'ai plus un moment de tranquillité.

Puis, elle ajouta avec insolence :

— Peut-être que cela ne durera pas longtemps.

— Peut-être, répondit l'institutrice avec calme. En tout cas, tant que j'y serai, je vous obligerai à m'obéir.

— Vous savez, Andréna ne vous aime pas, reprit l'enfant ; et tante Adélaïde non plus ; et même grand-père trouve que vous êtes beaucoup trop sévère pour moi.

— Et moi, Ghislaine, je pense que je suis beaucoup trop bonne pour une petite fille qui n'a ni cœur, ni éducation.

. . . . . .

— Vous allez m'habiller, Mademoiselle, s'écria tout à coup la fillette. Vous savez qu'à quatre heures je sors, en auto, avec grand-père.

— Si j'étais sévère, Ghislaine, ainsi que vous le prétendiez tout à l'heure, au lieu de vous préparer, comme vous le demandez, pour votre promenade, je vous priverais de cette sortie.

L'enfant ouvrait déjà la bouche pour répondre. Chantal la prévint vivement :

— Taisez-vous ! Si j'entends une nouvelle insolence, cette fois, bon gré mal gré, je serai obligée de sévir. Profitez, pour aujourd'hui, de mon indulgence, car, désormais, je montrerai beaucoup plus de fermeté.

Ghislaine garda le silence. Elle comprit, confusément, que son institutrice était, pour le moment, la plus forte. Mais se sachant soutenue par sa tante Adélaïde et son grand-père, elle cherchait, au fond de son mauvais petit cœur, un moyen pour la faire renvoyer.

Dès qu'eut disparu la voiture qui emportait l'enfant avec ses deux tantes et le vieux duc, Chantal se sentit libre pour quelques heures. Le travail du lendemain était déjà prêt dans la salle d'étude. Mlle de Termont-Bellaire s'accouda au balcon et respira largement. On était au début d'octobre, mais l'automne ne se faisait pas encore sentir. Cette fin de journée était magnifique, éclatante, vraiment estivale. Par contraste, le parc semblait d'une fraîcheur délicieuse.

— Suis-je lasse ! pensa Chantal, et à tous points de vue !...

Depuis un mois, elle était à Halreport, dans un isolement complet, se heurtant même, souvent, à une hostilité visible de la part de l'intendante Andréna. Celle-ci, sournoisement, excitait contre elle les domestiques et la faible Mlle Adélaïde. Les « larbins » la regardaient parfois avec insolence, et sauf à la petite Madeleine qui lui restait fidèle et dévouée, elle hésitait à demander le moindre service au personnel.

Mlle Irène la traitait avec l'indifférence grognon qui lui était coutumière. Chantal avait l'impression qu'un lourd souci tenaillait la vieille fille. Quelquefois, en accompagnant Ghislaine à la piscine ou au tennis, il lui arrivait de la rencontrer, dans un coin du parc, le visage tourmenté, causant dans la plus grande agitation avec M. de Kalocsa.

Le vieux duc considérait Chantal avec un détachement qui confinait au mépris. Il l'ignorait complètement, et, depuis son arrivée au château, il ne lui avait pas, une seule fois, adressé la parole. Elle savait seulement, par Ghislaine et aussi par quelques insinuations de Mlle Adélaïde, qu'il la jugeait trop sévère.

La seule franche sympathie qu'elle trouvât dans ce milieu distant, orgueilleux ou hostile, lui était marquée par le jeune duc Jean. Souvent, pendant le repas, elle rencontrait son regard voilé et plutôt triste, mais empreint d'une grande douceur et d'un peu de pitié. Chantal, d'instinct se sentait attirée vers cet homme qu'elle devinait bon et délicat bien qu'un peu faible, et surtout malheureux.

« Il ne semble pas de la même race que les autres », pensait-elle.

Et comme, depuis qu'elle vivait au milieu de cette famille, elle avait plusieurs fois, assisté à des discussions et constaté l'opposition systématique de tous à l'activité scientifique de Jean, elle se demandait avec étonnement :

— Pourquoi l'empêche-t-on de travailler ?

Elle attribuait à cette privation d'une occupation qu'il aimait, le front penché du jeune homme, ses regards vagues et sa pensée distraite, presque toujours absente.

Quant à Ulric de Kalocsa, il entourait Chantal d'une sorte de galanterie impertinente, qui l'humiliait comme un soufflet. Elle ne pouvait dominer la répulsion irraisonnée qui l'éloignait de lui. Se représentant le visage mince, les cheveux si noirs et si lustrés qu'on les eût dits peints au-dessus du front, les yeux longs au regard hypocrite, les lèvres serrées, ou le sourire était toujours de l'ironie, elle songeait à une tête de serpent.

Comment le jeune duc aux traits si clairs, à la physionomie franche et douce, pouvait-il avoir un tel ami ?...

Puis sa pensée se portait sur Ghislaine. La, que d'efforts, que de luttes et que de déceptions !

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

CONVOIS FUNEBRES

LILLE. — M. et Mme G. R. BAYART-MORIVAL, *ses père et mère ;*
M. CLAUDE BAYART, *son frère ;*
Mlles GEORGINE et MARGUERITE BAYART, *ses sœurs ;*
Et toute la famille ;
Le Personnel de la Société des Anciens établissements MORIVAL, ont la douleur de vous faire part de la mort de

Monsieur Jean BAYART
Ingénieur H.E.I.
Lieutenant de réserve au 191me R.A.L.T.

décédé à Lille, le 11 décembre 1941, dans sa 33e année. Les obsèques auront lieu en l'église Saint-Michel, à Lille, le mercredi 17 décembre 1941, à dix heures.
Réunion à la sacristie, Parvis Saint-Michel, à 9 heures 45.
L'inhumation aura lieu au cimetière du Sud.
La famille recevra les condoléances à l'issue de la cérémonie religieuse.
CET AVIS TIENT LIEU DE FAIRE-PART.
Lille, 18, rue Jean-Bart.

TEMPLEUVE (B.). — Les personnes qui, par erreur ou omission, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part de la mort de

Monsieur Léon TIBERGHIEN
Ancien combattant
Epoux de Dame Marie BOHIN

pieusement décédé à Templeuve, le 12 décembre 1941, dans sa 69e année, munis des sacrements de l'Eglise, considèrent le présent avis comme une invitation à assister aux Obsèques et Service solennels qui auront lieu le mardi 16 décembre, à 11 heures, en l'église Saint-Etienne de Templeuve, sa paroisse.
L'ensevelissement à la maison mortuaire, 91, rue de Roubaix, à Templeuve, à 10 h. 30. Son corps sera inhumé provisoirement au cimetière de Templeuve.
La présente lettre tient lieu de lettre de faire-part :
Madame LÉON TIBERGHIEN-BOHIN, *son épouse ;*
Monsieur et Madame LÉON TIBERGHIEN-FAUCHON ;
Monsieur et Madame JULES TIBERGHIEN-DEBAETS, *ses enfants ;*
Monsieur François TIBERGHIEN, *son petit-fils ;*
La famille TIBERGHIEN-DUPONT, la famille BOHIN-WAELKENS ;
La famille TIBERGHIEN-BELIN.

ROUBAIX. — Vous êtes priés d'assister aux Obsèques et Messe d'anniversaire de

Jacques ROELS

qui se feront le mercredi 17 décembre 1941, à 10 heures, en l'église Saint-Martin, où on se réunira.
M. ROELS-DRACQ, 9, rue de Roubaix.
Mme Veuve ROELS-DRACQ, 9, rue de Roubaix.
Mlle Jacqueline ROELS, 9, rue de Roubaix.
Mlle Jeanne ROELS, 9, rue de Roubaix.
Mlle Jeanne DRACQ, 9, rue de Roubaix.
Mlle Jeanne DRACQ, 9, rue de Roubaix.
Mlle Jeanne DRACQ